



LE
COCHER
COMEDIE.

Par Mr. DE HAUTEROCHE.





ACTEURS.

MR. HILAIRE, Oncle de Dorothée.

Mr. EUTROPE, Amant de Dorothée.

LISIDOR, autre Amant de Dorothée.

DOROTHE'E, Amante de Lisidor, &
promise à Mr. Eutrope.

JULIE, Amante de Lisidor.

ROSETTE, Suivante de Julie.

MORILLE, Valet de Lisidor, & Cocher
de Mr. Hilaire.

ADRIAN, Frere de Rosette.

La Scene est à Paris.



LE
COCHER,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

AH, Monsieur, je viens de vous chercher.
LISIDOR.

Et moy, Morille, je rodois autour d'icy
pour voir si je pourrois te rencontrer. Pour
quoy me cherchois-tu ?

MORILLE.

Pour deux choses : l'une, pour vous faire sçavoir qu'hier je rencontray par hazard un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baise-mains de la chere Rosette, & qui m'assura que Madame Julie est fort en peine de votre retardement à Paris; elle sçait qu'il y a déjà long.

A ij

4 LE COCHER,
temps que vos affaires sont terminées, & que vous
devriez estre de retour.

LISIDOR.

Je sçay tout cela ; mais n'as-tu rien d'ailleurs à
m'apprendre ?

MORILLE.

Ouy ; mais, Monsieur, Madame Julie est une per-
sonne qui . . .

LISIDOR.

Eh laisse-là Julie, & me parle de Dorothée.

MORILLE.

Lisez ce billet, & souffrez que je vous quitte. Quel-
ques gens pourroient fortir du logis . . . Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raison. Va. (*Il lit.*)

*J'iray tantost me promener aux Invalides, ne man-
quez pas de vous y trouver. Je m'y rendray de bonne
heure, pour avoir la joye d'être plus long-temps avec
vous. Adieu, aimez-moy toujours autant que je vous aime.*

DOROTHE'E.

J'apperçois son Oncle qui sort de sa maison. Eloignons-nous.



SCENE II.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

Soyez persuadé, Monsieur Hilaire, que la chose est
veritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, Seigneur Eutrope, que j'ay peine à
croire ce que vous venez de me dire.

COMEDIE.

5

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination ? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vray.

EUTROPE.

Encore une fois, Monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la chose ?

EUTROPE.

Je la tiens d'un Billet cacheté, qu'on a envoyé chez moy en mon absence, sans sçavoir de quelle part il vient. Je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'est peut-être une chose supposée, ou une histoire faite à plaisir.

EUTROPE.

Non, rien n'est plus certain, & j'en suis fortement persuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce Billet ?

EUTROPE.

Facilement, le voila.

HILAIRE lit.

A MONSIEUR EUTROPE.

Un interest particulier qui me regarde, m'oblige à vous avertir que Madame Dorothee, Nièce de Monsieur Hilaire, de laquelle vous êtes si passionnément amoureux, aime un Cavalier qui vous est inconnu, & qui ils se voyent tous les jours à la promenade. Si vous doutez de ce que je vous écris, vous pouvez vous-même, avec un peu de soin, vous éclaircir aisément de cette vérité.

A iij

LE COCHER,
EUTROPE.

C'est ce que je n'ay pas manqué de faire, & je la vis hier dans le Bois de Vincennes, en grande conversation avec un Monsieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du carosse ?

EUTROPE.

Hors du carosse, & se promener avec luy assez familièrement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux tout à l'heure éclaircir cette affaire devant vous, & luy en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande : je craindrois qu'elle ne s'irritast contre moy, & qu'elle ne trouvast mauvais que je censurasse ses actions avant que d'estre son époux ; je ne veux pas même qu'elle sçache que ce rapport vicane de ma part ; je connois son esprit, & . . .

HILAIRE.

Je vous entens, Seigneur Eutrope, il suffit ; vous aimez ma Niece ?

EUTROPE.

On ne sçauroit en douter, sans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ay promis ma nièce, & je vous la promets : dans trois jours au plus tard elle sera votre femme.

EUTROPE.

Je n'ay rien à souhaiter davantage, & vous me mettez par là au comble de la joye. Mais sur-tout, je vous prie de manier les choses avec douceur ; je serois au desespoir si elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, foyez en repos ; vous aurez de mes nouvelles dans peu ; je dois promptement m'instruire de tout ce cy. Hola, Cocher ? Morille ?



SCENE III.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

Q Ue vous plaist-il, Monsieur ? faut-il mettre les chevaux au carosse ? Ils sont en bon état ; aussi je puis dire sans vanité, que dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moy : je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoy les as-tu menez chez le Maréchal ?

MORILLE.

C'est qu'il y en avoit un, Monsieur, à qui un fer s'étoit cassé en revenant de l'abreuvoir, & qu'à l'autre il y manquoit cinq ou six clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Maréchal pour manger avec luy le fer & les clous.

MORILLE.

Je ne suis point de ces fripons-là, & vous ne me connoissez pas. Je sçay que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Maréchal & le Charron, pour attraper de quoy boire : mais je n'ay rien à craindre là-dessus.

HILAIRE.

Je croy que tu vaux bien mieux que les autres ! Dis-moy un peu, quel est ce Muguet qui se rencontre à toutes les promenades que fait ma Nièce, & qui hier encore, dans le Bois de Vincennes, se promenoit tête à tête avec elle, dans des lieux écartez des routes ordinaires ?

A iijj

LE COCHER,

MORILLE.

Je ne sçais ce que c'est, Monsieur.

HILAIRE.

Comment, tu ne sçais ce que c'est ?

MORILLE.

Non, Monsieur.

HILAIRE.

Veux-tu soutenir que cela n'est pas veritable ?

MORILLE.

Moy, Monsieur, vous voyez que je ne soutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piece blanche pour te taire : mais il faut que tu me difes tout maintenant la verité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'est-ce que tu me dis ?

MORILLE.

Je vous dis que je ne sçay ce que c'est.

HILAIRE.

Oses-tu mentir avec tant d'impudence ?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendant ? C'est une chose que j'ay vuë de mes propres yeux.

MORILLE *embarrassé.*Vous l'avez donc vu tout seul ; car ... pour moy... je n'ay rien vu. *à part.* Que faire icy ?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'assurer que tu n'as rien vu ? Hem ? répons, parle.

MORILLE.

Monsieur, j'aime mieux me taire, que de mal parler.

COMEDIE.

9

HILAIRE.

Ne croy pas te sauver par le silence, je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais en parlant, que faut-il que je dise ?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu sçais.

MORILLE.

Je ne sçay rien.

HILAIRE.

Quoy, tu persisteras à nier toujours ? Par la mort . . .

MORILLE *à part.*

Il faut icy payer d'esprit. *haut.* Est-ce que je prens garde aux choses que fait un Maître ou une Maîtresse ? Je ne pense qu'à mener mon carosse, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux sçavoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monsieur, il ne faut jamais qu'un serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Et bien, je t'ordonne de me dire sur l'heure quel est ce Monsieur avec qui ma Nièce a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux valets à s'ingerer de penetrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande ?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne croy pas

A V

10 LE COCHER,
que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le Diable t'emporte.

MORILLE.

Nous sçavons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peste t'étouffe.

MORILLE.

Vous voulez sans doute m'éprouver, mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde.

MORILLE.

Je ne suis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs Maîtres à tors & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écrase.

MORILLE.

Nous sçavons vivre, Dieu mercy.

HILAIRE.

Oh, je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut dans le monde tout voir, tout entendre, & se taire.

HILAIRE.

Maraut, je te...

MORILLE.

C'est la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je deteste.

MORILLE.

Quoy que je ne sois qu'un Cocher, j'ay de la morale, & je puis dire sans vanité, que j'ay vû, lû, & retenu, & que...

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monsieur, vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé n'en ay-je pas raison, chien que tu es?

MORILLE.

Monsieur, sans vous emporter si fort, faites-moy, s'il vous plaist, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Ca, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faisons-nous justice. Seriez-vous bien-aïse, Monsieur, que j'allasse découvrir à Madame votre Nièce l'intrigue secrette que vous avez avec certaine Bourgeoise que je fais entrer sans bruit deux fois la semaine par la porte de derriere, & que je conduis par votre ordre jusqu'au petit degré qui rend à votre Garde-robe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'est pas à present question de cela.

MORILLE.

Il est vray; mais c'est pour vous faire connoître qu'un Domestique doit estre discret, & qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses superieurs.

HILAIRE.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire? & n'auray-je point d'autres raisons de toy?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vrayment, qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'aillasse imprudemment faire éclater cet agreable joly petit commerce, & que...

HILAIRE *luy donnant un soufflet.*

Oh, morbleu, c'en est trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monsieur, vous voyez que je parle raison.

A vj

LE COCHER,

HILAIRE.

Et moy, je répons ainsi.

MORILLE.

La réponse est violente, & je ne m'en accommode nullement. *à part.* Peste soit des amours de mon Maître!

HILAIRE.

Hola, quelqu'un? Il faut tenter une autre voye.



SCENE IV.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HILAIRE.

Qu'on fasse venir ma Nièce.

ROLINE.

Elle est empêchée, Monsieur.

HILAIRE.

A quoy faire?

ROLINE.

A battre le petit Laquais.

HILAIRE.

Elle le battra une autre fois, qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne aussi, Monsieur?

HILAIRE.

Non, je n'ay que faire de toy.

MORILLE *bas.*

Je crains bien que la Nièce...

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, Monsieur, que je n'aime point une telle réponse, & que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE.

Coquin, si je prens un bâton...

MORILLE *woulant s'en aller.*

Oh, prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE.

Où vas-tu ?

MORILLE.

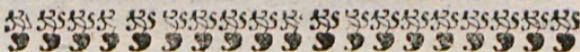
Je vais voir à mes chevaux qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toy, demeure-là.

MORILLE.

J'obeïs ; mais si vous me fiappez davantage, je quitte tout à l'heure.



SCENE V.

HILAIRE, DOROTHE'E,
MORILLE.

DOROTHE'E.

ON dit que vous me demandez, mon Oncle.

HILAIRE.

Ouy, venez-ça. Quel est ce Monsieur qui depuis quelque temps s'empresse à se trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous étiez hier en grande conversation dans le Bois de Vincennes ?

LE COCHER,
DOROTHE'E.

Moy, mon Oncle ?

HILAIRE.

Ouy, vous.

DOROTHE'E.

Je ne sçay si Morille auroit fait quelque imposture.

MORILLE.

Moy, je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne sçay point ; mais je suis incorruptible.

HILAIRE.

Tay-toy ; & vous, répondez.

DOROTHE'E *se rassurant.*

Je ne sçay, mon Oncle, de qui vous me parlez, & l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il est inutile de vouloir nier la verité ; c'est une chose que j'ay vuë.

DOROTHE'E.

Ah, mon Oncle, je n'ay rien à répondre là-dessus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la chose est veritable ?

DOROTHE'E.

Non pas, mon Oncle, s'il vous plaît ; je vous diray seulement que ce n'est point à moy à combattre vos sentimens, & que quand il y auroit du mensonge, je dois estre toujours dans le respect.

HILAIRE.

Fort bien ! On appelle cela se sauver par les marais. Ecoutez, ma Nièce, vous sçavez que vous êtes promise à Monsieur Entrope ; que c'est un homme qui vous aime ; que d'ailleurs il est en droit quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre : ainsi préparez-vous à l'épouser au plutôt.

COMEDIE.

15

DOROTHE'E.

Tout ce qu'il vous plaira, mon Oncle.

HILAIRE.

C'est bien dit. Cependant jusqu'au jour de votre mariage, je vous défens de sortir du logis sans mon consentement; & à toy, de mettre les chevaux au carosse sans ma permission.



SCENE VI.

DOROTHE'E, MORILLE.

DOROTHE'E.

HE' bien, Morille, que dis-tu de tout cecy ?

MORILLE.

Eh, qu'en pourrois-je dire, Madame, sinon que je vois les amours de vous & de mon Maître en fort mauvaise posture ?

DOROTHE'E.

Quel remede, Morille ?

MORILLE.

Ma foy, Madame, je n'en scay point; car quel personnage voulez-vous que je fasse à present ? Vous avez voulu, de concert avec mon Maître, que je vinsse icy me mettre Cocher, moy qui n'avois en ma vie mené de carosse. Je vous tiens fort heureuse, que mon ignorance ne vous ait point fait casser le cou, ou quelque membre: mais aujourd'huy puis-je jouïr un autre rôle, sans que votre oncle ne s'en apperçoive ?

DOROTHE'E.

Mais, Morille, tout est-il desespéré ?

LE COCHER,
MORILLE.

Parbleu, j'y vois beaucoup d'apparence, & c'est à vous à vous consulter là-dessus. Quant à moy, je suis d'avis de demander mon congé, car le métier de Cocher que je fais malgré moy, pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de Monsieur Phaëton; c'est à dire que la foudre ne tombe sur mes épaules: Il me souvient que votre Oncle a déjà commencé par un soufflet, à faire le Jupiter sur mon visage.

DOROTHE'E.

J'en suis fâchée; mais pour adoucir en quelque façon ton déplaisir, prends cette bague, & sur tout, ne m'abandonne point en l'état où je suis.

MORILLE.

Je crois qu'il est à propos d'aller trouver mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHE'E.

Fais en sorte que je puisse luy parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame?

DOROTHE'E.

Je ne sçay.

MORILLE.

Ny moy, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la Maison.

DOROTHE'E *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE *seul.*

C'est assez, c'est assez. Cette bague peut en quelque manière amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire, & ... Mais ne perdons point de temps, allons au plutôt chercher mon Maître.



SCENE VII.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE *sortant.*

AH, Madame, regardez, il me semble que voila Morille ! Ouy, c'est luy, il faudroit l'appeller.

JULIE.

Tay-toy, je ne veux pas que Lifidor sçache que je sois en cette ville.

ROSETTE.

Peut-estre que si je parlois à Morille...

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN.

Madame, voila le logis de Monsieur Hilaire, de la nièce duquel, comme je vous ay dit, Monsieur Lifidor est passionément amoureux.

JULIE.

Le traître ! le perfide !

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé depuis un mois icy pour observer les actions de votre Amant ; foyez persuadée que je n'y ay point perdu de temps, & que par mes lettres, je vous en ay rendu un fidelle compte.

JULIE.

Croy que ie suis fort contente de tes soins, & que tu le seras de moy.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur ; mais que dites-

LE COCHER,

vous du billet que j'ay écrit à Monsieur Eutrope, pour luy donner martel en teste, & traverser vostre Amant dans ses nouvelles amours ?

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé, & le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon frere en sçavoit bien long, & qu'il n'estoit pas un sot; c'est un compere. Il est vray qu'il n'est pas riche, non plus que moy; mais il possede en fonds d'esprit plus de cinq cens écus de revenu. Le jeu luy en fournit une bonne partie, & certains autres petits negoces que les occasions presentent, luy répondent du reste. J'avoüe que souvent il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic, mais on doit l'excuser, il a cela de commun avec de bien plus grands Seigneurs que luy.

ADRIAN.

Ma sœur aime à plaisanter.

ROSETTE.

J'aime à parler franchement & sans fard; mais rends-moy raison sur Morille, Cocher dans ce logis; luy qui n'a jamais mené de carossé.

ADRIAN.

N'ay-je pas dit à Madame que c'estoit seulement une adresse pour faciliter leur entreveüe, & que dans toutes les promenades j'ay remarqué que Monsieur Lifidor s'y rencontroit toujourns ?

ROSETTE.

Il est vray, excuse; c'est que j'ay la memoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian, & va faire apporter mes hardes à l'Hôtellerie; sur tout cache bien qui je suis.

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.



SCENE VIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Q Ue voulez-vous faire dans les rues en l'équipage où vous estes, Madame?

JULIE.

Helas, ma chere Rosette, l'estat de mon ame est bien plus en desordre que celuy de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide?

ROSETTE.

Il est vray que Monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir, & qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en use gueres en galant homme. Mais c'est le procedé ordinaire de tous les infidelles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme luy!

ROSETTE.

Ma foy, Madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant; mais, Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne merite pas que vous pensiez à luy. Considérez qu'au préjudice de la promesse du mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foy; chassez de votre memoire ce volage, pour y laisser regner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scelerat: car quand je me souviens des termes passionnez dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne çais où

j'en suis. Pour moy, je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit je donnois autant de croyance que vous, & même j'en sentoies dans le cœur... des mouvemens... qui s'épandoient par tout, & qui inspiroient... des desirs... en verité, Madamé, c'est un méchant homme. Vous riez, c'est quelque chose; mais mort de ma vie, je m'en vangerois.

JULIE.

Et que ferois-tu ?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre à sa barbe.

JULIE.

Ah, Rosette! quand on aime fortement, il n'est gueres en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Mercy de ma vie, je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes un autre ? adieu, au diable.

JULIE.

Tu es bien heureuse, Rosette, de sçavoir si facilement te deffaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'a pas entierement oublié Morille.

ROSETTE.

Mais que, je ne pense plus à luy.

JULIE.

Cependant quand tu l'as aperceu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroistre beaucoup d'emotion, & cela s'est veu sur ton visage.

ROSETTE.

Je ne m'en deffens pas; vous sçavez que quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente à sa veüe certains petits remuemens... dans le cœur... qui... Ne seriez vous pas bien-aïse de rencontrer Monsieur Lisidor ?

COMEDIE.

2^I

JULIE.

Je serois ravie de le voir ; mais je serois fâchée qu'il m'eût veüé.

ROSETTE.

Mais , Madame , quel est votre dessein ?

JULIE.

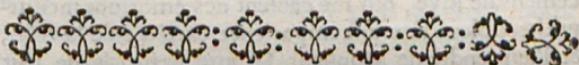
Je ne le sçais pas bien encore , Rosette ; mais le temps m'inspirera les moyens necessaires pour triompher de mon inconstant , &...

ADRIAN *revenant.*

Ah , Madame , je viens de rencontrer , chemin faisant , Morille & Monsieur Lisidor , qui sans doute dressent leurs pas de ce costé ; j'ay accouru pour vous en avertir.

JULIE.

Retirons-nous à l'écart , & tâchons de les observer.



SCENE XI.

MORILLE , LISIDOR.

JULIE , ROSETTE ,

ADRIAN , *cachez.*

MORILLE.

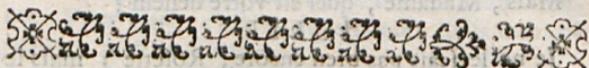
Monsieur , demeurez autour d'icy sans vous impatienter , je vais prendre mon temps pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche , comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc , Morille , & revien promptement , je brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothee ; j'espere que lors que nous serons ensemble , nous trouverons

LE COCHER,

les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent, & je hazarderay toutes choses pour avoir le bonheur d'estre son époux. Mais il me semble que j'aperçois quelqu'un venir icy, éloignons-nous un peu.



SCENE X.

EUTROPE *seul.*

O Amour ! ô amour ! ô amour ! que tu fais regner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothee ! Quand je ne la vois pas je suis dans des inquietudes cruelles ; & quand je la vois , je sens des élanemens de joye , qui me causent des émotions incomprehenfibles . J'ay une impatience extrême de la voir , & d'apprendre de Monsieur Hilaire le succès de leur entretien touchant les plaintes que je luy ay faites.
Entrons.



SCENE XI.

EUTROPE , ROLINE.

ROLINE.

O Ue vous plaist-il , Monsieur ?

EUTROPE

Monsieur Hilaire est-il au logis ?

ROLINE.

Non , Monsieur.

COMEDIE.

23

EUTROPE.

Et Mademoiselle Dorothée ?

ROLINE.

Elle est à sa chambre : venez , je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.



SCENE XII.

LISIDOR *revenant.*

Que je suis malheureux ! falloit-il que ce maudit rival vint en ce moment pour traverser notre dessein ? mais n'importe , il faut absolument , quoy qu'il arrive , que je parle à ma chere Dorothée.



SCENE XIII.

LISIDOR , MORILLE. JULIE,
ROSETTE , ADRIAN *cachez.*

MORILLE.

Monsieur , tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vite , & après , quand je trouveray l'occasion , je feray le reste.

LISIDOR.

Mais ...

LE COCHER,
MORILLE.

Point de mais, suivez-moy.

ADRIAN.

Et bien, Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah ciel! que viens-je de voir & d'entendre? Le traître!

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, & froter le Maistre & le Valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche! le scelerat! Adrian, va t'en au logis, & fais ce que je t'ay dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.



SCENE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

LE fourbe, me trahir ainsi!

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois comme vous aimez, j'aurois déjà mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est icy bien moins necessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Morguenne, il s'en souviendrait. Mais que pretendez-vous faire? Quant à moy, j'enrage de barre. Ah! que je prendrois un grand plaisir à bouter un infidelle, & à luy faire rentrer dans le ventre sa perfidie

perfidie & son inconstance.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportemens, baïlle ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maison.

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame ?

JULIE.

Garde le silence, & me laisse agir.

ROSETTE.

Mais si Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends, tu ruinerois par là le dessein que j'ai pris. Ne bouge, j'y vai moi-même; mais fut-tout ne parle point.

ROSETTE *baissant sa coëffe.*

Il faudroit se contraindre.



SCÈNE XV.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

Comme Julie va heurter, elle rencontre Hilaire, qui avoient son passe-par-tout.

HILAIRE.

Que cherchez-vous, Madame ?

JULIE *sa coëffe baissée.*

Je cherche Monsieur Hilaire, le Maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, Madame.

LE COCHER,

JULIE *se mettant à genoux.*

Ah, s'il est ainsi, Monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE *la relevant.*

Contre qui, Madame ?

JULIE,

Contre un Perfide, un traître, un scelerat, que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, Madame ?

JULIE.

C'est Morille, Monsieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t'il fait ?

JULIE.

Helas ! plutôt, que ne m'a-t'il point fait ? Il m'a abandonnée misérablement, avec deux pauvres petits enfans.

HILAIRE.

Comment ? êtes-vous sa femme ?

JULIE.

Oùi, Monsieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié ; mais la plupart des serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. C'a, que souhaitez-vous de moi ?

JULIE.

Je voudrois seulement le voir, & que vous voulussiez prendre la peine de nous remettre bien ensemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur ; mais voyons un peu votre visage.

JULIE *levant sa coëffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah Ciel ! l'aimable personne ! Quoi, vous êtes la femme de ce maraut-là ?

COMEDIE.

27

JULIE.

Ouy, Monsieur, puisque le Ciel l'a voulu ainsi.

HILAIRE.

C'est un meurtre, que vous soyez la femme d'un
fat comme luy.

JULIE.

Il est mon mary.

HILAIRE.

Il n'est pas digne de ce nom là, & vous meritez une
autre fortune.

JULIE.

Vous me flatez, Monsieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre party contre luy, & par là vous
donner des marques sensibles de l'estime que j'ay pour
vous.

JULIE.

Que je vous seray redevable!

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle maniere, que je
l'étrangerois s'il refusoit à faire son devoir auprès de
vous.

JULIE.

Que je vous suis obligée!

HILAIRE.

Point; au contraire, c'est moy qui en vous servant;
trouve que je vous suis encore redevable. Une femme
aussi belle & aussi bien faite, merite assurément qu'on
ait de la tendresse pour elle, c'est un pendart. Quelle est
cette autre Dame?

JULIE.

C'est une de mes parentes. Ma cousine, saluez Mon-
sieur.

ROSETTE *levant sa coëffe.*

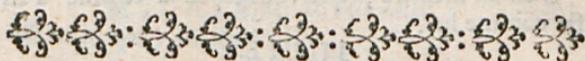
Je suis sa tres humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie, mais tout-franc, vous l'estes en-

B ij

core plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vous y faire entrer, & là nous nous expliquerons avec luy de bonne maniere.



SCENE XVI.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foy, Madame, je croy que ce Monsieur Hilaire se sent remuer... dans luy... quelque chose pour vous.

JULIE.

Qu'importe?

ROSETTE.

Il embrasse votre interest avec beaucoup de chaleur, & cela signifie que vos yeux luy inspirent de certains sentimens qui... enfin vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'est fort indifferent; mais je suis bien-aise de l'engager dans mes interests.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal; mais s'il vous plaist, Madame, à quoy bon dire que vous estes la femme de Morille? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en sois point jalouse, c'est pour mieux menager les choses, & ne pas commettre d'abord mon infidelle.

ROSETTE.

Voila bien des reserves pour un Amant qui vous trahit.

JULIE.

Il est vray; mais l'amour...

COMEDIE.

29

ROSETTE.

Mais l'amour . . . mais l'amour . . . l'amour est un
for, quand il excuse un infidelle. Pour moy je ne mour-
ray point satisfaite, que je n'aye assommé un inconfi-
tant.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrémité; mais
laisse moy faire, & sur-tout, ne parle point que je ne
te l'ordonne.

ROSETTE.

C'est assez, vous serez obcïe.

JULIE.

On ouvre, baïssons nos coëffes.



SCENE XVII.

(*On tire une ferme.*)

HILAIRE, ROLINE, JULIE,
ROSETTE.

ROLINE.

Monsieur Eutrope est là-haut, avec votre nié-
ce, Monsieur.

HILAIRE.

J'en suis ravi; sors, Roline, & fais venir icy Mo-
rille.

ROLINE *faisant la reverence.*

N'avez vous besoin de rien, Monsieur?

HILAIRE.

Non, laissez-moy en repos, & va faire ce que je t'or-
donne.

B iij

MORILLE *bas.*

Je tremble. J'ignore Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, & que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE *à part.*

Tout est perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on se repente de son crime; & qu'on m'avoie la vérité.

MORILLE.

Je feray tout ce qu'il vous plaira. *à part.* Que mon Maître n'est-il hors d'icy!

HILAIRE.

Trahir une personne pour qui tu devrois avoir le dernier respect! Qui te porte à faire une telle perfidie?

MORILLE *bas.*

Tout est decouvert. *haut.* Monsieur...

HILAIRE.

Quoy, Monsieur? parle.

MORILLE.

Monsieur... Monsieur...

HILAIRE.

Et bien, quoy?

MORILLE *à genoux.*

Je vous demande pardon.

HILAIRE *allant prendre Julie dans le cabinet.*

Ce n'est pas à moy que tu dois demander pardon, c'est à cette aimable personne que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE.

Ah Ciel! que vois-je? Je ne sçais où j'en suis.

HILAIRE.

Te voila tout interdit, coquin! Allons, qu'on l'embrasse tout à l'heure devant moy; qu'on luy temoigne

LE COCHER,

son repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner.
(à Julie.) Le voulez-vous pas bien ?

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

HILAIRE.

Ah, pendart, tu ne merites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE *résistant.*

Hé, Monsieur.

HILAIRE.

Quoy, tu y montres de la repugnance ?

JULIE.

Vous le voyez, Monsieur.

HILAIRE *le prenant par le bras.*

Viste ; qu'on fasse ce que je dis.

MORILLE *se retirant.*

Vous vous moquez de moy, Monsieur.

HILAIRE.

Est-ce se moquer de toy, quand je veux te remettre bien avec ta femme ?

MORILLE.

Ma femme ?

HILAIRE.

Ouy, ta femme, & dont tu as deux petits enfans.

MORILLE.

Moy ?

HILAIRE.

Ouy, toy ; oses-tu soutenir que tu n'es pas marié avec elle ?

MORILLE.

Ouy, Monsieur, je l'ose, puisque cela n'est pas.

JULIE.

Cela n'est pas, infame ? Peux-tu, sans rougir, proférer ces paroles ?

MORILLE.

Quoy, vous estes ma femme ?

JULIE.

Ouy, ouy, je la suis; & ces débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui sans doute vaut moins que moy; le Mans où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchez, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses, & des chevres coiffées.

JULIE.

Quel avantage aurois-je, s'il n'estoit pas mon mary, de venir icy me dire sa femme?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à repliquer là-dessus? car auprès d'elle tu n'es qu'un magot.

MORILLE *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Et bien que repons-tu à cela?

MORILLE.

Monsieur... elle veut estre ma femme, j'en demeu-
re d'accord.

HILAIRE.

Vrayment, te voilà bien malade! voyez qu'il est à plaindre! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus viste.

MORILLE *allant pour l'embrasser.*

Puisque vous l'ordonnez Monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monsieur, souffrez que je n'en fasse rien; il m'a refusée en votre présence, & il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il cherche à meriter cette fa-
veur.

HILAIRE.

Elle a parleu raison, & je n'en ferois pas moins en sa place. Mais pour l'amour de moy, touchez-vous dans la main.

B v

JULIE *presentant sa main.*

J'obeis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE *luy baise la main, & Julie la retire.*

Et moy pareillement.

HILAIRE *servant la main de Julie.*

J'ay de la joye de vous voir en bonne intelligence, & que ce soit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monsieur, je suis . . . votre serviteur. *à part.* Parbleu, je n'y vois goutte.

HILAIRE.

Voila qui ne va pas mal ; il faut, pour bien foment-
ter ce racommodement, que vous demeuriez dans
mon logis avec votre mary. Ma nièce se marie au plus
tard dans trois jours, & j'ay besoin en son absence,
d'une personne qui prenne soin de ma maison ; je seray
ray d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en
dites-vous ?

JULIE.

Je seray tout ce que vous voudrez.

HILAIRE *à Morille.*

Et toy qu'en dis-tu ?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, Monsieur. *à part.* Je ne com-
prends point tout cecy.

HILAIRE.

Votre reünion ne sera pas bien faite, que vous n'ayez
couché ensemble.

MORILLE *à part.*

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne presse, Monsieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord ; mais dans ces sortes de re-
conciliation, le particulier de l'homme & de la femme
est un grand secours pour terminer bien des contesta-

COMEDIE.

35

tions. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y deshabiller, & vous mettre au lit.

JULIE.

Oh, Monsieur . . .

MORILLE *se déboutonnant.*

Quant à moy, Monsieur, je suis tout prest à obeïr.

HILAIRE.

C'est bien fait; vous devez, à son exemple, montrer un peu d'empressement pour les choses.

JULIE.

Monsieur, permettez moy . . .

HILAIRE.

Sans façon, je veux vous voir ensemble dans le lit, & pour cela il faut vous laisser seule avec votre époux, l'occasion achevera de cimenter ce que j'ay mis en beau chemin.

JULIE.

Je suis confuse de vos bontez.

HILAIRE *à Morille.*

Quelle est charmante!

MORILLE.

Cela est vray.

HILAIRE.

Qu'on fasse désormais son devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manqueray pas, *à part.* Ma foy, tout coup vaille, voyons où la chose ira.

HILAIRE *à Julie.*

Je cherche entierement votre satisfaction.

JULIE.

Je vous en ay les dernieres obligations. Remercie donc Monsieur, de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Jel'en dispense, il faut un peu l'excuser, il est tout étourdy du batteau.

MORILLE.

Un autre le seroit à moins. *bas.* Que mon Maître peste

B. vj

contre moy ! *haut.* Monsieur, l'excès de mon silence vous explique . . . souverainement . . . ma reconnoissance.

HILAIRE.

C'est fort bien dit ; je vais emmener votre parente avec moy , & la conduire dans un autre appartement. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE.

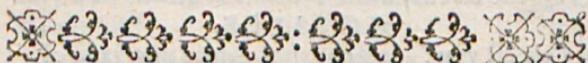
Souffrez qu'elle reste encore un moment icy , après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela , que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte ; Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.



SCENE XIX.

JULIE, MORILLE, ROSETTE.

JULIE *après avoir fermé la porte.*

Nous voicy maintenant comme je l'ay souhaité. Or ça, Monsieur le faquin, que me direz vous ?

ROSETTE *paroisant.*

C'est à ce coup que nous te tenons , pendart.

MORILLE.

Quoy, Rosette aussi ?

ROSETTE.

Ouy c'est Rosette, fourbe, mais répons à Madame.

MORILLE.

Que veux-tu que je luy réponde? elle se dit ma femme, elle a des enfans de moy, tout le Mans le sçait, je ne comprends point ce qu'elle veut par là.

JULIE.

Je veux par là prevenir tes fourberies, & m'expliquer avec toy sur les perfidies de ton Maître.

MORILLE.

Jene suis point un fourbe : mais Monsieur Hilaire vous a-t'il causé quelque déplaisir?

JULIE.

Ce n'est pas de Monsieur Hilaire que je parle, c'est du traître Lisidor, chien.

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec luy, & que je ne l'ay veu.

JULIE.

L'effronté menteur! Il n'est donc pas amoureux de la nièce de Monsieur Hilaire? & tu ne t'es pas mis Cocher ceans, pour servir ses nouvelles amours? hem?

MORILLE.

Cela n'est point vray.

ROSETTE *luy donnant un soufflet.*

Impudent, un dementy merite un soufflet : nous sçavons tes ruses.

MORILLE.

Morbleu, je n'entens point de raillerie.

ROSETTE.

Oh, tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais répons, répons, & dis la verité, car autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il Lisidor?

MORILLE *voulant s'en aller.*

Qu'il soit où il voudra, ce n'est pas mon affaire.

JULIE *l'arrestant.*

Non, non, tu ne sortiras point.

LE COCHER,
MORILLE *resistant.*

Madame, laissez-moy.

JULIE.

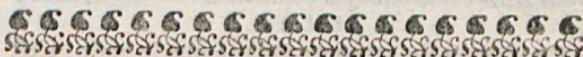
Ah, maraut, il faut que je t'étrangle.

ROSETTE.

Affommons ce trompeur. Ah, traître, ah scelerat,
tu passeras par nos mains.

MORILLE *criant.*

A l'ayde, au meurtre ! ah, ah ! on m'affomme.



SCENE .XX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE,
MORILLE.

HILAIRE *à la porte.*

Q Uel bruit est-ce là ?

JULIE *après avoir ouvert.*

Helas, Monsieur, c'est ce méchant qui m'affassine,
& sans ma parente, je croy, qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE *le poussant rudement.*

Comment, infame, vous osez maltraiter votre fem-
me chez moy ? Oh, je vous apprendray à vivre.

ROSETTE.

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir
le col rompu. Ah, ah ! je n'en puis plus.

MORILLE.

Monsieur, elles ne disent pas vray, & je vais vous
faire connoître . . .

HILAIRE *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taissez-vous ; autrement je
vous traiteray comme vous le meritez. *à Julie.* Votre
intérest m'est cher. *à Morille.* Allons, qu'on aille à son

ecurie , & qu'on nous laisse icy.

JULIE *se mettant devant.*

Non , Monsieur , je ne souffriray point qu'il sorte ,
il y va trop du vôtre.

HILAIRE.

Comment ?

JULIE.

Il faut que vous sçachiez sa trahison ; je ne puis plus
la celer. Il a fait cacher depuis une demie heure un
homme ceans , qui sans doute y est encore ; il est im-
portant que vous sçachiez à quel sujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là ?

JULIE.

Je vous dis la verité , nous l'avons veu.

ROSETTE.

Rien n'est plus assuré , Monsieur , & c'est ce que nous
luy reprochions quand il nous a battües.

HILAIRE.

Il y a de la vray semblance à ce que vous dites ; c'est
peut-estre un certain drôle qui , dit-on , on veut à ma
nièce , & qui , possible , a de l'intelligence avec luy.
Quel est cet homme ?

MORILLE *embarrassé.*

Monsieur . . . je ne sçay pas . . .

HILAIRE.

Par la mort , par la ventre , je le veux sçavoir , ou
je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur , je vous demande pardon , c'est un de mes
amis , fort galant homme , qui pour une action d'hon-
neur apprehende la Justice , & qui pour sa feureté , m'a
prié instamment de le cacher deux ou trois jours dans
le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoy , sans ma permission ?

LE COCHER,

MORILLE.

Excusez-moy, Monsieur, je n'ay pas encore trouvé le temps de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monsieur, qu'il vous abuse; les bontez que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre icy votre interest contre le sien.

HILAIRE *la caressant.*

Que ne vous dois-je point!

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que devant eux vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. (*à Morille.*) Je commence à me persuader que tu es un fourbe; donne-moy ta clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas, demeure-là.

JULIE.

Empêchez sur-tout que cet homme ne sorte de chez vous, & pour cause.

HILAIRE *forçant.*

Laissez-moy faire, vous serez contente.





SCENE XXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE.

HE' bien, Monsieur le fripon, voila tantost
toutes vos tromperies à bout.

MORILLE.

Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendart?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maistre, qui m'a
contraint à faire tout ce que j'ay fait. Mais, Rosette,
ma chere Rosette, suis-je indigne du pardon que je
demande? Madame, je suis perdu, si vous n'avez
pitié de moy.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant à present.

MORILLE.

Rosette, ma chere Rosette, par l'amour que j'ay
pour toy, porte Madame à me pardonner, que quoy,
Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE.

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE.

Crois-tu qu'il soit veritable?

MORILLE.

Ouy, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE.

Penses-tu qu'on te croye pour jurer?

LE COCHER,
MORILLE.

Quoy, Rosette, seras-tu une roche pour Morille ? n'auras-tu point compassion de ses laumes ? & ne scauroit-on te toucher par quelque endroit ? Rosette, Rosette !

ROSETTE à *Julie*.

Madame, ses pleurs me percent l'ame, & je vous demande la grace.

JULIE.

Hé bien, je luy pardonne à ta consideration.

MORILLE.

Ah ! me voila trop content ; arrive tout ce qu'il pourra maintenant, j'ay votre appuy, c'est assez.

ROSETTE.

Mort de ma vie, n'y retourne pas ; autrement...

MORILLE *l'embrassant*.

Rosette, croy que je suis au desespoir de t'avoir déplus, & que quand il iroit de la potence...



SCENE XXII.

DOROTHE'E, JULIE, MORILLE,
ROSETTE.

DOROTHE'E *derriere le Théâtre*.

MORILLE ?

MORILLE.

On y va. C'est Dorothée.

JULIE à *Rosette*.

Taisons-nous.

DOROTHE'E *entrant*.

Quel bruit ay-je entendu ?

COMEDIE.
MORILLE.

43

Je ne sçay.

DOROTHE'E.

Quelles sont ces Demoiselles?

MORILLE.

Je ne sçay.

DOROTHE'E.

Pourquoy sont-elles icy?

MORILLE.

Je ne sçay.

DOROTHE'E.

Que demandent-elles?

MORILLE.

Votre Oncle.

DOROTHE'E.

Mon Oncle ? & où est-il ?

MORILLE.

Il va venir tout à l'heure avec Monsieur Lisidor.

DOROTHE'E.

Que dis-tu ?

MORILLE.

Je dis que tout est découvert.

DOROTHE'E.

Comment ?

MORILLE.

Les voicy.

DOROTHE'E *à part.*

O Ciel ! que je suis malheureuse !





SCENE DERNIERE.

HILAIRE, LISIDOR. JULIE,
DOROTHE'E, MORILLE,
ROSETTE.

HILAIRE.

Monsieur, c'est en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement, & sans detours.

LISIDOR *à part.*

Que vois-je ? Julie en ces lieux !

HILAIRE.

Ca, pour quel dessein estes-vous dans mon logis ? Répondez.

LISIDOR *embarrassé.*

Monsieur, ce n'est point en ce lieu que je dois expliquer les choses. Lors que nous serons seuls vous & moy, je vous en instruiray.

HILAIRE.

Il n'est pas nécessaire d'être seuls pour cela ; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainsi, & moy je n'en feray rien, serviteur.

JULIE *l'arrestant.*

Non, tu ne sortiras point, que je n'aye éclaircy toutes les choses.

LISIDOR.

Madame...

JULIE.

Hé bien, Madame, que veux-tu dire ?

COMEDIE.
HILAIRE.

45

Qu'est-ce cecy ?

JULIE.

Apprenez, Monsieur, que pour mon malheur j'ai me ce perfide, que j'ay de luy une promesse de mariage, & qu'il cherche à me manquer de parole, pour tâcher à surprendre votre nièce.

HILAIRE.

Vous avez une promesse de mariage de Monsieur ?

JULIE.

Ouy, Monsieur, & la voila.

HILAIRE.

Vous n'estes donc pas la femme de Morille ?

JULIE.

Non, Monsieur ; & ce Morille est le valet de mon infidelle.

ROSETTE.

C'est la pure verité, Monsieur ; & moy je suis la servante de Madame. Parle, n'est-il pas veritable ?

HILAIRE.

Que répons-tu à cela, maraut ?

MORILLE.

Eh... Rien, Monsieur.

HILAIRE.

J'entens, c'est assez ; & vous, Monsieur, qu'avez-vous à répondre là-dessus ?

LISIDOR.

Que cela peut estre vray, & peut estre faux.

HILAIRE.

La réponse est un peu normande. Et vous, notre nièce, qu'en dites-vous ?

DOROTHE'E *s'en allant.*

Que c'est un fourbe, un scelerat, que je deteste.

HILAIRE.

Fort bien ! Sçavez-vous, morbleu, que si vous ne forcez au plustost de ma maison, je vais vous mettre entre les mains de la Justice, comme des fourbes &

JULIE.

Monsieur, vous excuserez s'il vous plaist, la liberté que j'ay prise, & vous pardonnerez à la tendresse d'une Amante jalouse. . .

HILAIRE.

Allez au diable, & soitez promptement de mon logis. Pour ma nièce, elle épousera dès demain Monsieur Eutrope, ou un Couvent. (*à Morille luy donnant un soufflet en sortant*) & pour toy, voila ton salaire.

MORILLE.

Me voila payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR *à Julie.*

Je ne sçay que trop bien, Madame, que je suis coupable envers vous; mais je suis prest à faire tout ce qu'il vous plaira, pourveu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande (*il se met à genoux.*)

JULIE *le relevant.*

On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toy, Rosette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle aventure estes-vous icy?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois, sortons, & ne donnons point sujet à Monsieur Hilaire de se plaindre davantage.

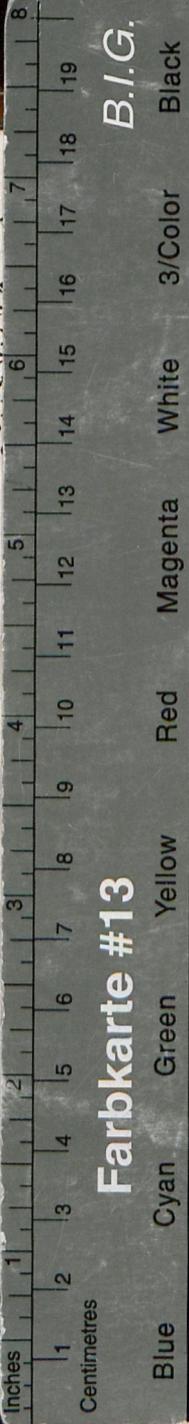
MORILLE.

Je vous sùy; car il ne fait pas bon icy pour moy.

FIN.







Farbkarte #13

B.I.G.

LE
COCHER

COMEDIE.

Par Mr. DE HAUTEROCHE.

3

